

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'urbanité Montréalaise

Montréal des écrivains, collectif préparé par l'UNEQ sous la direction de Louise Dupré, Bruno Roy et France Théoret, Montréal, l'Hexagone et l'Union des écrivains québécois, 1988, 222 p. (Coll. Typo fiction).

Michel Lord

Number 53, Spring 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38994ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lord, M. (1989). L'urbanité Montréalaise / *Montréal des écrivains*, collectif préparé par l'UNEQ sous la direction de Louise Dupré, Bruno Roy et France Théoret, Montréal, l'Hexagone et l'Union des écrivains québécois, 1988, 222 p. (Coll. Typo fiction). *Lettres québécoises*, (53), 68–69.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

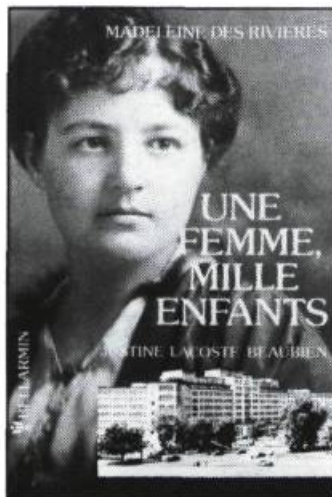
<https://www.erudit.org/en/>

Une figure de proue

Une femme, mille enfants, Justine Lacoste Beaubien (1877-1967) de Madeleine des Rivières, Montréal, les Éditions Bellarmin, 1987, 271 p.

Madeleine des Rivières, déjà bien connue pour ses contes et ses nouvelles aussi bien que pour sa biographie *Ozanim, un savant chez les pauvres* (Paris, Le Cerf, Montréal, Bellarmin, 1984), a frappé un coup de maître en consacrant un livre à la vie et à l'œuvre de Justine Lacoste Beaubien, fondatrice de l'Hôpital Sainte-Justine. Cet ouvrage étoffé de 271 pages, divisé en 14 chapitres, comprend, outre les remerciements d'usage, un avant-propos et une préface du Cardinal Paul-Émile Léger, une bibliographie choisie (p. 261-264) et de précieux renseignements sur les membres du Conseil de l'Hôpital Sainte-Justine (1908-1966) et sur les titres et les décorations de Justine Lacoste Beaubien (p. 265-271).

Cette monographie, dont le style est agréable, fascinant, voire épique par moments, repose sur une riche documentation empruntée aux archives, aux ouvrages historiques et aux journaux de l'époque (1900-1967). Pour avoir adopté la méthode chronologique, l'auteur a fait plus que retracer les origines familiales et la vie de son héroïne nonagénaire liée, toute jeune encore, à une personnalité aussi prestigieuse que celle de



Louis-Joseph Papineau; elle a aussi brossé une fresque historique, rappelant les événements suivants : la visite de *la Capricieuse* à Québec, l'expédition des Zouaves pontificaux, la fondation de l'université Laval, l'affaire Louis Riel, la fondation de deux journaux : *Le Devoir*, *Le Droit*, la conscription, la crise de 1929, la destruction de Hiroshima et de Nagasaki. On y voit défiler des personnalités telles que Wilfrid Laurier, le curé Labelle, Honoré Mercier, Mgr Bruchési, Alexandre Taschereau, Athanase David, André Laurendeau, Louis Saint-Laurent, W.L. Mackenzie King, Daniel Johnson, Chamberlain, Daladier, Truman *et alii*. Tel est l'arrière-plan de la biographie.

L'œuvre de Justine Lacoste Beaubien est une épopée, car elle a requis tant de courage, d'héroïsme et de ténacité! Grâce à quoi elle a pu sauver de la mort mille et un enfants de chez nous, victimes de la misère chronique et des avatars de notre douloureux passé collectif. Madeleine des Rivières s'est montrée à la hauteur de son héroïne. Son livre est beaucoup plus qu'un ouvrage documenté, instructif et intéressant; il est aussi une très bonne action. Il fait entrer définitivement dans l'histoire l'admirable figure de proue de l'Hôpital Sainte-Justine qu'est Justine Lacoste Beaubien. Irremplaçable est le cœur de la femme pour toucher de plus près l'enfant et soulager ses misères. □

Maurice Lebel

L'URBANITÉ MONTRÉLAISE

Montréal des écrivains, collectif préparé par l'UNEQ sous la direction de Louise Dupré, Bruno Roy et France Théoret, Montréal, l'Hexagone et l'Union des écrivains québécois, 1988, 222 p. (Coll. Typo fiction).

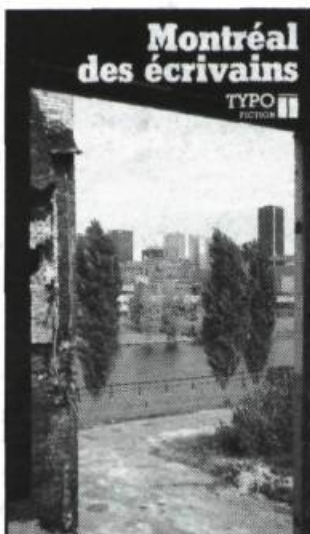
Il y a quelque chose de très narcissique dans le fait de rassembler quarante-trois écrivains montréalais et de leur demander de parler dans la forme qu'ils désirent de leur ville, Montréal, qui «peut jouer à être le nombril du monde» (Suzanne Jacob, p. 118) et avec laquelle la majorité des écrivains invités entretiennent une relation amoureuse franche ou ambiguë. On se revoit vivre

dans des espaces passés ou contemporains et on en fait miroiter les beautés et les laideurs. Je me demande si les Montréalais ne regarderaient pas d'un air hautain un ouvrage semblable sur la ville de Québec. Et que penser d'un *Drummondville des écrivains*? Mais je m'en voudrais d'insister sur l'aspect nombrilliste de l'entreprise car il faut bien admettre que le Québec se compose essentiellement d'une métropole, d'un gros village et de paroisses dont tous les chemins mènent à (Rome) Montréal, celle-ci étant le centre de notre empire vacillant. C'est là que se transige, pour le meilleur et pour le pire, la majorité des affaires qué-

bécoises, là que la plupart des manuscrits sont acceptés, lancés, louangés ou mis en pièces... Et il faut dire que la relation amoureuse n'est pas toujours pure, qu'il ne s'y mélange peut-être pas de la haine mais certainement de l'angoisse et de la crainte.

La vogue étant aux collectifs, comme si l'on cherchait à se rassembler pour mieux sentir notre force, se prouver que l'on existe vraiment encore, comme Montréalais et donc comme Québécois, l'Union des écrivains québécois a eu l'idée, somme toute heureuse, de participer au chant commun en commandant à des poètes, des nouvellistes, des ro-

manciers, des linguistes et des historiens, des «fictions» (c'est le sous-titre du recueil) sur Montréal. Certains exultent, exaltent même les sombres beautés de la ville de leur enfance, d'autres chantent sa modernité, sa bigarrure, soulignent son éclatement et l'angoisse qui les habite : «[P]reuve m'était donnée que, loin d'être une île comme les autres, Montréal était un continent de peuples exilés parmi lesquels j'errais en doutant de moi et de mes origines au point de ne plus savoir vers quoi tendait mon destin» (André Major). Pour Pierre Danse-reau, «Montréal est une ville androgyne» mais Nicole Brossard parle des «urbaines radicales [qui] tissent au fil de leurs voix, de leurs gestes et de leurs textes, un savoir-vivre qui aménage Montréal au cœur de [s]on identité». Les écrivains d'origine française ne peuvent résister, quant à eux, à la tentation de relater des souvenirs remontant à l'époque de leurs premières années passées dans la ville où ils ont vécu «une



deuxième naissance» (Guy Boulizon), tandis qu'un linguiste comme Robert-Guy Girardin illustre, avec une ironie que n'aurait pas reniée Jacques Ferron, les ravages de la diglossie et de l'unilinguisme anglais, sous-entendant (d'ail-

leurs clairement) que Montréal est habitée par des gens qui ne sont jamais parvenus à naître à la principale réalité linguistique de leur propre (?) ville. De nombreux textes font ainsi état à la fois de l'exubérance des quartiers de Montréal et des déchirements que la cohabitation multiculturelle (et bilingue surtout) suscite. Mais comme l'une est un peu redevable à l'autre, il se dégage du volume une étrange impression d'harmonie. L'UNEQ a donc eu raison finalement de lancer ce volume — que les responsables espèrent établir en tant que collection — où se côtoient quarante-trois points de vue qui servent de révélateurs de la perception actuelle des choses au Québec. □

Michel Lord

REVOIR LES REVUES

(colloque)

REVUE : du verbe revoir a rappelé l'un des intervenants, Jean-Marcel Paquette. Que l'on me permette de passer en revue ce colloque consacré aux «Revue culturelles et littéraires du Québec». Conjointement organisé par l'Académie canadienne-française, la Société des écrivains canadiens, l'Association des écrivains acadiens, le Pen club et l'Union des écrivains québécois, ce colloque avait lieu à Montréal les 4 et 5 novembre 1988. Il réunissait près d'une centaine de personnes. Un hommage mérité à trois de nos pionniers en a ponctué brillamment l'ouverture : Paul Beaulieu, Andrée Maillet et Guy Sylvestre. Enfin, notons l'exposition de revues, anciennes et actuelles. Telles *La Relève* ou la *NBJ*, elles coïncident avec une génération d'intellectuels ou de littéraires qui, par et grâce à elles, trouvaient et trouvent encore leur voix.

C'est cependant la conférence inaugurale de Yvan Lamonde qui a donné l'élan souhaité : «Les Revues dans la trajectoire intellectuelle du Québec». Monsieur Lamonde a brossé là un tableau historique qui, dans le contexte

des naissances et des morts des revues culturelles, a donné tout son sens à l'expression «ruptures et continuité». De bonnes questions appelaient de vraies réponses. La libre circulation des idées passe-t-elle par les revues littéraires et culturelles? Parler de revues n'est-ce pas d'une certaine manière parler de chappelles? Comment ces cénacles se forment-ils? Comment se défont-ils? À la faveur de quelle idéologie? Comment les revues s'ouvrent-elles sur leur époque?

Les vraies réponses, faut-il le noter, ne sont pas venues des débats que devaient permettre les trois tables rondes. Certains intervenants, profitant de la tribune qui leur était offerte, ont présenté leur revue comme un «faire-valoir» culturel et littéraire, exemplaire il va sans dire. Pensons à *Nuit Blanche*, à *Vice versa* et, à sa façon, à *Liberté*. Exemplaire vous dis-je.

Un premier thème donc : existence et pouvoir de renouvellement des revues. Le constat s'impose : plusieurs revues visent une même cible de lecteurs/lectrices. Volontairement ou pas. Se régé-

nérant autour d'une action de groupe, les revues, même si elles «ne relèvent pas d'un besoin économique» (Lise Gauvin), ont les mêmes problèmes : insuffisance des subventions, difficultés techniques, gestion fragile, recherche ardue de collaborateurs et de collaboratrices, etc. Bref, les revues ne veulent pas entrer dans des définitions mais elles se cherchent chacune un créneau à des fins spécifiques de subventions. Problème évident d'encadrement financier. Or, artisanales ou pas, certaines revues mènent logiquement à l'édition d'où la question suivante : la revue est-elle le moyen idéal de constituer un public pour une maison d'édition? La vraie question : les revues doivent-elles se transformer en entreprise?

Il y a certes une volonté de ne pas faire, avec les revues, des livres. Les revues comme lieu de création (2^e table ronde) ont pour mandat, affirme Normand de Bellefeuille, de créer des textes et de créer des auteurs. Toute revue doit être un lieu de l'inédit. Lieu d'objet fini ou lieu d'objet d'avenir? Il importe plutôt que la revue «rende disponible un état